QUELQUES ASPECTS DU SYMBOLISME DU FEU DANS *LES FOUS DE BASSAN* D'ANNE HÉBERT

Florentina Ionela Manea
PhD Student, "Al. Ioan Cuza" University of Iaşi

Abstract: The disappearance of the two cousins Nora and Olivia Atkins on the night of 31st of August 1936 plunges the small community of Griffin Creek into despair and doubt. Consumed already by unlawful secrets and desires, the entire community sinks into heavy silence. But since it is impossible to quiet the cries of women taken by the sea, the shores of Griffin Creek are haunted: voices long forgotten travel with the waves, rise up from the sea foam and creep into the abandoned houses and the souls of men. The characters' lives are dictated by the turmoil of the elements, by the water turned into a sanctuary for women, by the air of Griffin Creek, which drives men into insanity, and by the earth, which symbolizes these women's fruitfulness. The fire takes shape as the presence of divinity, but it also materializes evil, becoming a symbol of lust and malice. By reestablishing the symbolic nature of the elements, Anne Hebert sizes a primordial sacred which allows her to name and explore the passions and desires of her characters.

Keywords: sacred, symbols, fire, lust, divinity

La disparition des deux cousines Nora et Olivia Atkins, la nuit de 31 août 1936, plonge la petite communauté de Griffin Creek dans le désespoir et l'incertitude. Déjà rongée par des secrets et désirs inquiétants, la communauté s'enveloppe dans un lourd silence, refuse tout contact avec le monde extérieur, se figeant dans le temps révolu d'un été rythmé par les messes et les sermons du pasteur, la moisson, les soirs du barn dance. Mais il est impossible d'ignorer les appels des femmes englouties par la mer. La grève de Griffin Creek est hantée ; des voix voyagent avec les vagues, s'élèvent de l'écume, se glissent dans les maisons délabrées et les âmes. Le roman est plein de ces appels, de ces voix qui se contredisent, se complètent, qui réclament leur part de vérité dans un récit aussi tumultueux que les flots de la mer.

La vie des personnages est au merci de cette mer inquiétante, dont ils partagent la rage, l'impétuosité, les désirs. Plus que la divinité ou la religion (maintes fois évoquées dans le roman comme refuge contre la tentation de la féminité), c'est la mer, l'eau, avec toutes ses valeurs symboliques et sacrées, qui rejoint les forces primaires et préside au destin des personnages. Ce retour au sacré originaire permet à l'écrivaine de mieux nommer et explorer les passions et les désirs qui dévorent les personnages. En effet, ceux-ci empruntent des caractéristiques associées aux éléments primordiaux : Stevens et Nicolas Jones sont consommés par le désir et la folie meurtrière, donc ils sont placés sous le signe du feu ; Nora est la fille du feu, mais elle devient parfois une divinité chtonienne aussi, liée aux puissances génésiques de la terre ; Olivia, Maureen, Felicity Jones, les jumelles Pat et Pam sont des créatures marines. L'eau devient le destin des femmes de Griffin Creek, la matrice qui reçoit leurs corps meurtris, la terre symbolise leurs pouvoirs créateurs, l'air rend les hommes fous, tandis que le feu matérialise le désir féroce:

BDD-A23173 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:33 UTC)

les flammes qui vaporisent l'eau évoquent le sort tragique d'Olivia, être aquatique, qui est victime de la folie de Stevens.

Célestes, terrestres ou souterraines, les images associées au feu évoquent premièrement la combustion : l'ascète est consommé par l'amour pour le Créateur, les flammes enveloppantes de l'enfer dévorent les pécheurs, la passion amoureuse est souvent symbolisée par un feu destructeur. Le feu céleste, signe de la présence de Dieu, est purificateur et régénérateur, il avive les croyants. La Parole divine n'est pas seulement souffle, elle est aussi flamme ascendante et libre, énergie débordante. Le buisson ardent de Moise, le pilier de feu qui accompagne les Hébreux dans le désert, le char de feu qui enlève le prophète Elie aux cieux sont des manifestations de la présence et de la puissance divine comme guide et protecteur du peuple élu. Dans le roman *Les fous de Bassan*, le feu associé à la divinité est un élément purificateur, il est l'agent destructeur de la rage divine et annonciateur de l'Apocalypse. Dans les visions du révérend Nicolas Jones, l'ange de la vengeance est Perceval, l'enfant fou, venu sur la terre pour châtier toute impureté: *L'éclair de l'ange paraîtra à l'horizon. Ses ailes métalliques. Sa longue trompette d'argent. Et l'ange proclamera à grande voix que le temps n'est plus. Et moi Nicolas Jones, pasteur de Griffin Creek, je serai connu comme je suis connu de Dieu. Vu Perceval en songe, ange d'apocalypse, debout sur la ligne d'horizon, corps d'homme, tête de chérubin, les joues gonflées à tant souffler dans la trompette du Jugement* (FB, 22).

Principe masculin, instable et vivant, le feu est associé au désir sexuel, ayant des puissances génésiques ; lié à l'homme, le feu apparaît avec tous ses attributs d'élément destructif et dévorateur. Ce n'est pas le feu purificateur de la Bible, mais les flammes infernales. Certains personnages masculins ont en effet une apparence diabolique, comme le révérend Nicolas Jones, homme roux, *massif sur des jambes courtes, la mâchoire carrée, la tête grosse(...) Les traits ravagés. Cet homme foudroyé* (FB, 6). N'oublions pas que dans les représentations bibliques le diable est un personnage cornu et barbu, réminiscence des satyres et des divinités de la nature, ces caractéristiques physiques distinctes nourrissant tout un imaginaire chrétien médiéval. Le pasteur est l'un des personnages hébertiens qui évoquent la figure du Satan : avatars du démon, le docteur Nelson, Adélard, Bottereau, sont des personnages inquiétants et ambigus, aux passions secrètes et violentes. On ne saurait vraiment deviner la véritable nature du révérend de Griffin Creek : est-il un *pauvre homme tenté par le démon* (FB, 21), comme il est décrit par sa mère Felicity, ou bien un *ogre qui dévore les mains des filles* (FB, 21), tel qu'il est perçu par Perceval ? Son attitude fière de s'arroger une origine divine, de se proclamer le Verbe personnifié, est une réminiscence de la figure de l'ange déchu, Lucifer, qui se révolte contre son créateur, pour être finalement jeté aux gouffres des enfers. Le feu associé à ce personnage renvoie justement aux flammes infernales et souterraines, qui brûlent sans consommer, mais qui sont dépourvues de tout pouvoir régénérateur : le révérend est un être déchu et corrompu par les péchés de la chair, infécond et rongé par le désir incestueux.

Stevens est possédé, lui aussi, par ce feu destructeur qui vit en lui (qu'il caractérise comme une excitation dans tout le corps, une rage inexplicable). Ses phantasmes témoignent des puissances dévoratrices du feu : suffoqué par l'odeur de femme qu'il sent partout dans le village, il voudrait jeter toutes les enfants nubiles dans le gouffre. Le symbolisme solaire s'ajoute aux connotations génésiques et sexuelles qui accompagnent la figure de Stevens : *lui, à contre-jour, campé sur ses longues jambes, dans l'encadrement de la porte, silhouette sombre dégingandée et résolue, nimbée de soleil, de la tête aux pieds, se refusant à entrer, se refusant à être un des nôtres, se refusant à partager avec nous les chants et la prière* (FB, 54). Par son assimilation à Jésus Christ et au symbole christique primitif de la roue (il est *nimbé du soleil*), Stevens devient

BDD-A23173 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:33 UTC)

un véritable dieu solaire. Mais le soleil incarné par Stevens est celui des alchimistes, le soleil noir, relié à Saturne, dévorateur de ses progénitures, évoquant la disparition de toute création, l'état de dissolution extrême. Dans sa relation avec Olivia, Stevens incarne ce côté maléfique du feu qui étouffe par sa fumée, qui brûle et détruit. En même temps, le contact dangereux avec la jeune fille dévoile la valeur initiatique du feu. Instinctivement, Olivia sait que Stevens possède une connaissance ancestrale qui lui permettra de s'accomplir en tant que femme : *la science du bien et du mal n'a pas de secret pour lui. Si seulement je voulais bien, j'apprendrais tout de lui, d'un seul coup, la vie, la mort, tout. Je ne serais plus jamais une innocente simplette qui repasse des chemises en silence. L'amour seul pourrait faire que je devienne femme à part entière et communique d'égale à égale avec mes mères et grand-mères, dans l'ombre et le vent, à mots couverts, d'un air entendu, du mystère qui me ravage, corps et âme* (FB, 105).

C'est toujours le feu, manifesté sous la forme du désir et de la fureur érotique, qui envahit Perceval quand il attaque Nora : *Ses mains pataudes cherchent ma peau sous ma robe. Ce matin lorsque je sortais de l'eau, en criant de froid, il m'a attrapée par les chevilles et jetée par terre, sur le sable. Le poids de son corps sur le mien, son souffle rauque, sa langue râpeuse sur mes joues pleines de sel. Je me débats comme un poisson hors de l'eau. Perceval lèche mon nez, mon cou, mes épaules nues* (FB, 54).

Lié aux puissances viriles, sexuelles et génésiques, le mythe du forgeron et de la forge renvoie à des figures masculines inquiétantes et ténébreuses. Il est lié à *l'aspect destructeur du feu (...) et la maitrise de ce feu est aussi une fonction diabolique. On notera à ce propos de la forge que son feu est à la fois céleste et souterrain, instrument du démiurge et du démon*[1]. Le forgeron se signale dans sa communauté comme un être violent, anormal, parfois une créature infernale dont l'activité lui permet d'entrer en contact avec des forces redoutables, les feux souterrains. La participation du forgeron à l'œuvre de genèse des outils en métal (le minerai étant extrait des entrailles de la terre) et la connaissance qu'il possède de l'union du feu et de l'eau (fusion de la matière qui est perçue comme étreinte sexuelle) lient ce personnage mythologique au symbolisme sexuel. Les hommes de Griffin Creek sont, eux aussi, des créatures violentes et enragées, qui fabriquent des armes et des outils de fer, chassent et tuent avec la même fureur avec laquelle ils s'unissent à leurs femmes : *Les pièges et les trappes, aux crocs puissants, bien huilés, encombrent les hangars. Les maisons regorgent de fusils et de couteaux, soigneusement fourbis, durant les longues soirées d'hiver. De retour de chasse ils prennent leur femme dans le noir, sans enlever leurs bottes. Hors saison les cordes et les pierres des filets de la pêche au saumon reposent en tas dans les cabanes à bateaux. Moi, Nicolas Jones, pasteur de Griffin Creek, je puis témoigner d'un saumon agonisant deux heures durant, au bout de ma ligne. La mer est rouge de sang* (FB, 17). Associé à cette vocation de chasseur et de meurtrier qui caractérise Stevens, le feu devient destructeur et dévorateur: *j'ai aussi passé des journées entières au vent du large, sur les grèves, penché sur les tables de vidage. Avec un couteau bien effilé je leur faisais sauter les entrailles aux petits poissons, miroitant au soleil, glissant entre mes mains. Une nuée d'oiseaux sauvages, aux clameurs stridentes, me tournaient autour de la tête et il fallait les chasser comme des mouches* (FB, 26).

Le feu est aussi associé à la femme, et non sous la forme du feu maîtrisable du foyer (comme les déesses Hestia ou Vesta, des cultures classiques), mais en tant que feu sexualisé, sensuel et violent. Il est la source d'un imaginaire érotique vigoureux qui associe à la figure

[1] Jean Chevalier, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, Paris, 1982, p.438

BDD-A23173 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:33 UTC)

féminine le désir instinctif et irraisonné : les femmes deviennent des chats en chaleurs, Nora est cuite dans le soleil, petit animal à quatre pattes et tête basse qui flaire la présence du mâle.

Nora aux cheveux roux est la fille du feu, tout comme Olivia est la fille de la mer : *Je suis une fille de l'été, pleine de lueurs vives, de la tête aux pieds. Mon visage, mes bras, mes jambes, mon ventre avec sa petite fourrure rousse, mes aisselles rousses, mon odeur rousse, mes cheveux auburn, le cœur de mes os, la voix de mon silence, j'habite le soleil comme une seconde peau* (FB, 52). Vivace, agile, elle apparaît à Stevens comme une bête sauvage à l'affût : *Ma cousine Nora m'examine d'un air méfiant, bien assise sur son derrière, les genoux au menton, les bras entourant ses genoux, la tête sur ses bras. Une petite bête, te dis-je, une petite bête lustrée, à l'affût dans l'herbe* (FB, 33). Elle sait reconnaître le désir qui habite l'homme et son regard pénètre les profondeurs de l'âme, là où se cachent le péché charnel et les pulsions sexuelles inavouées. Devant elle, l'âme de Nicolas Jones est nue, privée de toute défense : *Il pense « je suis l'oint du Seigneur », mais sa tête d'homme est rousse comme la mienne. Ses gestes onctueux sont ceux d'un homme en train de plaire aux gens de Griffin Creek et de se plaire à lui-même. (...) Les paroles du révérend Nicolas Jones sont prises dans la Bible, il s'en empare, les fait vibrer et chanter dans sa bouche d'homme vivant et charnel* (FB, 55).

Nora évoque un autre personnage hébertien, sœur Julie de la Trinité, la religieuse maléfique au regard félin. Comme cette femme claustrée dans le couvent des Dames du Précieux Sang, Nora possède un désir féroce de vivre et une connaissance profonde de la nature humaine. Elle est cette femme-démon aux puissances encore latentes qui tente le faible pasteur et le rend fou. Le feu que Nora engendre est le feu enveloppant de l'enfer, qui fait jaillir les passions les plus cachées, les désirs incestueux : *Il a bien vu que j'étais en colère et pas dans mon état normal. Je suis sûre que ça l'excite. Il me fait entrer dans la cabane à bateaux, soi-disant pour me parler. Je m'assois sur une chaloupe renversée qui est là en radoub. Je ne cesse pas d'être en colère, tout en regardant mon oncle Nicolas, avec des yeux braqués sur lui comme des pistolets* (FB, 59-60). Le désir obsessionnel que la jeune fille éprouve pour Stevens la fait agir d'une manière qui ne concorde pas avec la vertu, plaçant Nora dans le domaine de l'ambiguïté morale. Par sa jalousie, ses provocations, sa vengeance sexuelle[2] qui la pousse à être *cochonne* avec le révérend, Nora devient l'une des figures féminines ténébreuses, sorcières ou mauvaises mères, femmes démoniaques aux désirs ardents qui peuplent l'univers romanesque hébertien. Nora est consciente qu'elle est née pour l'amour qui consomme, qui dévore toute énergie, qui rend fou : *Mon Dieu donnez-moi bien vite un garçon de mon âge qui ne soit pas marié ni pasteur. Pour le fun de tout mon corps, né pour cela, de la tête aux pieds, pour l'amour de toute mon âme, née pour cela, dans sa sauvage innocence. Ma tante Irène était faite pour le malheur et elle est morte. Paix à ses cendres grises. Je suis faite pour vivre. Je crois bien que je ne mourrai jamais* (FB, 61).

Les autres femmes de Griffin Creek éprouvent, elles-aussi, ce feu dévorateur de la passion ou de la jalousie. Maureen se réveille à une nouvelle existence dès que Stevens pose son regard sur elle : *Une espèce d'égarement maintenant dans son regard qui se rive au mien. Je possède un pouvoir. (...) Mon Dieu, est-ce possible cette joie brutale qui surgit en elle, coupante comme un couteau* (FB, 31). Sous l'effet du regard de Stevens, même Olivia, fille de la mer, est consommée par le désir. La symbiose qui existait entre elle et Nora se transforme en hostilité et jalousie.

Néanmoins, l'eau reste l'élément féminin par excellence, l'opposition feu – eau, féminin – masculin étant inhérente aux personnages. Dans cette perspective, le feu représente un élément

[2] Marylin Randall, *Les énigmes des « Fous de Bassan » : féminisme, narration et clôture,* Voix et Images, vol. 15, n° 1, (43) 1989, p. 66-82, p.4

BDD-A23173 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:33 UTC)

nuisible, son contact doit être évité à tout prix. Felicity officie ses rituels de purification avant l'aube, et refuse avec obstination de se baigner dès que le soleil apparaît sur le ciel : *L'heure blafarde nous surprend (...) Le premier reflet rose sur la mer grise, ma grand-mère prétend qu'il faut barboter dedans tout de suite et que c'est l'âme nouvelle du soleil qui se déploie sur les vagues. Lorsque la marée haute se fait plus tardive et recouvre les grèves en plein jour, Felicity (...) redevient farouche et lointaine. Il s'agit de l'aimer à l'aube, lorsqu'elle se fait plus douce et tendre, délivrée d'un enchantement* (FB, 57). Les rituels féminins sont des rituels nocturnes, lunaires, qui doivent se célébrer loin de la lumière trop violente du soleil.

Bibliographie

HÉBERT, Anne, *Les Fous de Bassan*, Éditions de Seuil, Paris, 1982

Ouvrages critiques :

ALZON, Claude, *Femme mythifiée. Femme Mystifiée*, PUF, 1978

BACHELARD, Gaston, *La psychanalyse du feu*, Paris, Éditions Gallimard, 1992, Collection Folio/Essais.

CAMBY, Philippe, *L'érotisme et le sacré*, Albin Michel, Paris, 1989

CAZENAVE, Michel, Pierre Solie, *Figures de l'éros*, Poiesis, Paris, 1986

Visages du féminin sacré, Entrelacs, 2012

(dir.), *Encyclopédie des symboles,* Livre de Poche, Paris, 1999

CHEVALIER, Jean, Alain Gheerbrant, *Dictionnaire des symboles*, Robert Laffont, Pari, 1982

DELUMEAU, Jean, *Des religions et des hommes*, Livre de Poche, Paris, 1997

GIRARD Marc, *Les symboles dans la Bible. Essai de théologie biblique enracinée dans l'expérience humaine*, Bellarmin, Montréal, 1991

JUNG, Carl Gustav, *Psychologie et alchimie*, Éditions Buchet/Chastel, Paris, 1970

Articles consultés :

BRIAND, Sylvie, *« Les fous de Bassan » d'Anne Hébert ou l'apocalypse du griffon*, Études françaises, vol. 36, n° 2, 2000, p. 149-162.

FEMAN Orenstein, Gloria, *Une vision gynocentrique dans la littérature et l'art féministes contemporains*, Études littéraires, vol. 17, n° 1, 1984, p. 143-160, URI: http://id.erudit.org/iderudit/500638ar

FRANCOLI, Yvette, *Griffin Creek : refuge des fous de Bassan et des Bessons fous*, Études littéraires, vol. 17, n° 1, 1984, p. 131-142, URI: http://id.erudit.org/iderudit/500637ar

PATERSON, Janet M, *L'envolée de l'écriture : les Fous de Bassan d'Anne Hébert*, Voix et Images, vol. 9, n° 3, 1984, p. 143-151. URI: http://id.erudit.org/iderudit/200485ar

POULIN, Gabrielle, *L'Écriture enchantée : « Les Fous de Bassan » d'Anne Hébert,* Lettres québécoises : la revue de l'actualité littéraire, n° 28, 1982-1983, p. 15-18, http://id.erudit.org/iderudit/39666ac

RANDALL, Marylin, *Les énigmes des « Fous de Bassan » : féminisme, narration et clôture*, Voix et Images, vol. 15, n° 1, (43) 1989, p. 66-82. URI: http://id.erudit.org/iderudit/200817ar

BDD-A23173 © 2016 Arhipelag XXI Press
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.142 (2026-11-14 08:57:33 UTC)